

trouver un refuge dans cette impasse. No se doutant pas du précipice béant à l'extrémité des palissades, ceux-ci courent affolés et tombent pêle-mêle dans le gouffre. Voilà le triomphe! Le lendemain et les jours suivants, on ne manque pas de venaison dans le pays.

Eh bien! les compagnons de Livingstone préféraient à ce *happo* (c'est le nom de ces pièges) les péripéties dramatiques de la chasse à la carabine au milieu de jungles infestées de tigres, de lions, de crocodiles et de serpents. Traquer les éléphants, c'était surtout une de leurs grandes joies. On les prit d'abord pour des fous ou des misérables; dans leur bon sens, les indigènes ne pouvaient s'imaginer qu'on vint chez eux pour mener une existence aussi pénible, aussi dangereuse: " Ces gens-là, disaient-ils à Livingstone, ont perdu la tête. Quoi! s'exposer à de pareilles souffrances pour quelques morceaux de viande! Doivent-ils être pauvres!"

Livingstone eut grand'peine à leur faire entendre que ses compagnons de voyage jouissaient d'une assez grande fortune et qu'ils étaient entraînés par le seul attrait de la chasse. Raisonnerait-on plus juste chez les Hottentots qu'en Europe?

Sur bien d'autres chapitres, les habitants de ces régions témoignent d'une intelligence étrangement bornée; aussi le bon docteur ne convertissait-il personne; il faisait pourtant des efforts inouïs pour éclairer la conscience des indigènes. Un jour, un chef qui le suivait dans sa pieuse mission, prenant enfin pitié de ses insuccès, lui dit:

— Vous imaginez-vous qu'il suffit de parler à ces gens-là pour leur faire admettre ce que vous dites? Moi, je ne puis rien en obtenir qu'en les battant; si vous voulez, j'appellerai mes hommes et, au moyen de nos fouets, nous aurons bientôt fait de les décider à croire.

Inutile d'ajouter que Livingstone préféra ne pas faire de conversions dans cette tribu.

La superstition plane sur la plupart des contrées africaines. Bien des années se passeront encore avant que le contact européen arrive à élever le niveau intellectuel de ces peuples, plus enfants que foncièrement méchants.

Notre voyageur demeura plusieurs années auprès du chef Séchéhé, qui, en sa qualité de monarque, passait pour avoir une influence directe sur les nuages. Précisément, la sécheresse fut horrible pendant les années qui s'écoulèrent à partir de l'arrivée du missionnaire; — aussi le nouveau venu devint-il suspect. Il reçut plusieurs députations des anciens de la tribu, qui le supplièrent de permettre à Séchéhé de produire seulement quelques ondées.

— Si vous refusez, disaient-ils, le blé mourra et nous serons dispersés; laissez notre chef faire pleuvoir encore une fois, et nous tous, hommes, femmes, enfants, nous irons à l'école et nous chanterons des prières aussi longtemps que vous voudrez.

Livingstone répondit qu'il ne s'y opposait nullement. Comme les indigènes avaient quelque peu perdu de leur confiance dans l'infaillibilité de leur chef, ils se mirent à se livrer eux-mêmes à de bizarres incantations pour attirer la pluie; ils firent griller des chauves-souris, ils mirent des foies de chacal et des cœurs de babouin sur des charbons ardents; malheureusement le ciel était insensible, il ne tombait pas une goutte d'eau. L'avenir de la mission était de plus en plus compromis. Le docteur fut obligé d'abandonner Séchéhé et ses sujets.

III.—Découverte du lac Nyami.—Le chef du lac.—Les Makololo.—Dangers de la lecture.—Les élégantes du pays.—Heureux mari!

Le docteur et les siens, qui marchaient en ligne directe vers le nord, franchirent le désert de Kalahari et découvrirent, au mois d'août 1849, le lac Nyami, une des plus belles nappes d'eau de l'Afrique australe.

Le chef du lac accueillit mal les nouveaux venus; il aurait presque dit à Livingstone, comme le loup de la fable: " Tu troubles mon breuvage." Les Européens demandèrent à lui acheter des chèvres et des bœufs; il fallait vivre. Le roi inhospitalier leur offrit seulement des dents d'éléphants. On lui répondit qu'on ne pouvait manger de l'ivoire. Le chef fut inflexible:

— Je ne peux pas vous donner autre chose, répliqua-t-il; on prétend que les blancs aiment beaucoup ces os-là. Je consens à vous les vendre; mangez-en ou n'en mangez pas; quant aux chèvres et aux bœufs, j'en ai besoin moi-même pour mon propre estomac.

On ne put autrement rien obtenir de ce tyranneau. A cette époque, l'ivoire était encore presque sans valeur dans ces parages. Ainsi un marchand qui accompagnait les voyageurs acheta dix grosses défenses en échange d'un vieux mousquet. L'ivoire pourrissait à la place où était tombé l'éléphant; il y en avait à profusion.

Après bien des entraves suscitées par la mauvaise foi du chef du lac, Livingstone partit et s'avança vers le pays des Makololo, qui devint le quartier-général de ses explorations; il trouva quelques indigènes d'une intelligence assez fine, particulièrement deux chefs, Sébitoane et son fils Sékéléto. Loin d'être réfractaires au progrès, ils étaient l'un et l'autre très-favorables à la civilisation. Seulement ils la comprenaient assez mal. Parmi toutes les merveilles dont on présentait le tableau à Sékéléto, un fait le scandalisait au dernier point, c'était que les souverains n'eussent pas plus de femmes que les simples sujets. Ebranlé néanmoins par les discours du bon missionnaire, il consentit à laisser de côté beaucoup d'habitudes barbares, mais il voulut garder cinq femmes; — par économie, il conserva celles de son père.

Les traditions absurdes, les superstitions, une confiance aveugle dans le merveilleux, une crédulité excessive suivie de subites défiances, voilà malheureusement les grands obstacles qui arrêtent le développement de cette population. " J'avais offert, dit Livingstone, d'apprendre à lire aux indigènes qui le désiraient, ceux-ci furent peu nombreux. Il leur paraît surnaturel que l'on puisse lire des choses qui ont eu lieu à une autre époque ou dans des pays éloignés. Nulle explication ne parvient à leur donner une idée même approximative de cette faculté surprenante."

Cependant un sauvage, apparemment fort courageux, voulut bien étudier l'alphabet; il se crut en danger de tomber malade ou d'être frappé de malédiction. Lorsqu'il eut appris ses premières lettres, il déclara très-sérieusement au souverain que la chose était inoffensive. Grâce à cette assurance, ses compatriotes prirent goût à la lecture et bientôt épelèrent si bien, si vite, qu'ils devinrent eux-mêmes professeurs. L'un d'eux surtout montra une incroyable facilité: en quelques semaines, il sut lire et écrire.

Au moral comme au physique, les Makololo ne forment donc pas une nation mal douée. Les dames du pays ont, il est vrai, un défaut capital, celui de s'enivrer avec une boisson fermentée, le bogaloo; — de plus, elles adorent les parures: elles aiment à paraître en public le corps luisant de beurre; — des anneaux de cuivre et d'ivoire ornent le bas de leurs jambes et l'écorchent même souvent.

Si les femmes du peuple se contentent forcément de quelques verroteries, de quelques colliers plus ou moins brillants, les grandes élégantes ont une sorte de code de la mode, dont elles ne sauraient s'affranchir; or une mode fort en honneur veut qu'on s'arrache les dents de la mâchoire supérieure. Ne pas s'y soumettre, ce serait manquer de goût; aussi toutes les Makololo, dames du monde, ont-elles invariablement perdu la moitié de leurs incisives.

Pourquoi cette singularité? La réponse est simple. On rapporte que la femme d'un chef se querella avec son mari, et dans un moment d'oubli le mordit à la main; — elle fut condamnée à perdre ses incisives; — immédiatement la mode fut adoptée, ou plutôt imposée par tous les guerriers de la tribu, qui trouveraient la coutume prudente.

Peut-être faut-il attribuer cet usage à une origine moins compromettante. Voici une autre interprétation: pour bien en saisir la naïve profondeur, il faut suivre tout un enchaînement d'idées: les bœufs ont la mâchoire intérieure avancée; au contraire, les zèbres ont la mâchoire supérieure proéminente. Chacun sait que les bœufs sont des animaux extrêmement utiles, tandis que les